



Atelier de Méthodologie

Propos introductifs : Comparatisme et Interdisciplinarité

Véronique Meuriot, économiste

Ce premier thème des Ateliers de Méthodologie renvoie à la diversité des méthodes utilisées pour « comparer ». Si la comparaison est l'une des activités fondamentales du chercheur, elle n'adopte pas les mêmes pratiques d'une discipline à l'autre. La confrontation des exercices de comparaison depuis des disciplines différentes – géographie, économie, sociologie – conduit à enrichir la réflexion sur l'interdisciplinarité en ouvrant à la pensée complexe.

Ce numéro propose des récits croisés d'expériences comparatistes

Une réflexion, tout d'abord, sur le lien entre comparatisme et interdisciplinarité : **Véronique Meuriot** revient sur les biais inhérents à l'exercice de comparaison, puis ébauche le lien entre comparatisme et interdisciplinarité à partir de la pensée complexe. **Guillaume Lacquement** nous propose une revue bibliographique indicative adossée à différentes disciplines.

COMPARATISME ET INTERDISCIPLINARITE

QUELQUES ELEMENTS DE REFLEXION...

Véronique Meuriot, économiste

Le comparatisme revêt de multiples facettes (Sartori, 1991), et en ce sens devient une composante de l'interdisciplinarité. Le comparatisme fait, en effet, référence à la dimension tant horizontale – comparaison de méthodes disciplinaires pour comparer un même objet -, que verticale lorsqu'il s'agit de comparer des « terrains » connexes depuis une même discipline. L'interdisciplinarité apparaît alors dans les différentes approches du comparatisme à partir de l'idée même de comparaison : comment comparer sinon à faire dialoguer des dualismes ? La comparaison naît d'un sentiment de dissemblance quand bien même les objets de la comparaison sembleraient analogues. Ainsi, le praticien se lance dans une étude de comparaison dès lors que les objets d'analyse proposent au moins une dualité, même si cette dualité venait à s'évanouir lors du processus de comparaison.

La dissemblance n'est que le pendant de la ressemblance. Ainsi, comparer des objets signifie rechercher les zones de contact entre eux en termes de similarité/disparité. Similarité et disparité sont en miroir dans un même processus analytique. La question même de la comparaison sous-entend l'hypothèse d'un dualisme. Dès lors, le comparatisme s'inscrit dans l'*inter* (disciplinaire, territorial, temporel, etc.)

Nous nous appuyons sur quelques considérations élémentaires pour approfondir notre réflexion sur les liens qui unissent les notions de comparatisme et d'interdisciplinarité.

Les « objets » du comparatisme

Nous pourrions dérouler une liste des différentes actions liées au comparatisme réparties selon deux niveaux d'analyse : la description des observations et la connaissance de la connaissance.

<i>Méthodologique</i> (inductif)	<i>Épistémologique</i> (hypothético-déductif)
Description des observations	Connaissance de la connaissance
<ul style="list-style-type: none">• Expliquer• Comprendre• Interpréter• Associer/différencier• Classer• ...	<ul style="list-style-type: none">• Construire une théorie explicative• Rationaliser les expériences• Élargir le contexte et l'horizon de la recherche• Élargir le continuum de pensée• ...

NB : cette liste est inspirée de l'article de Sartori (1991).

La comparaison apparaît ainsi comme un exercice multidimensionnel, tant par l'objet regardé que par ses enseignements épistémologiques.

Comparer signifie alors *mettre en regard*, qu'il s'agisse d'objets ou de disciplines. Si nous comparons des objets, nous entrons dans la méthodologie puisque l'instrument de la comparaison devient la recherche de méthodes capables d'exploiter l'information première (l'observation) sur une base équivalente. Si nous regardons maintenant comment différentes disciplines s'emparent d'un même objet, nous pénétrons dans le domaine épistémologique.

Le concept de comparatisme est donc utilisé pour comprendre aussi bien le monde qui nous entoure que la connaissance cumulée dont nous disposons à l'instant (t).

« Ce que comparer veut dire diffère donc dans les sciences sociales, pas seulement ni peut-être principalement entre disciplines, mais y compris au sein de chacune d'elles. » (Le Bianic, de Verdalle et Vigour, 2012, p. 6)

Comparatisme et méthodologie

DECRIRE L'OBSERVATION POUR MIEUX LA COMPRENDRE. Ici, le comparatisme s'attache à identifier à la fois des zones d'intérêt entre les objets et des méthodes pour réaliser la comparaison.

Les biais méthodologiques

Comme le soulignent Sartori (1991) puis Le Bihan, de Vardalle et Vigour plus récemment (2012), il existe un biais méthodologique à la comparaison inhérent à la fenêtre d'analyse.

- Si le praticien s'attache à mettre en exergue un aspect commun à deux objets, la focale nécessaire à cette analyse omet *de facto* l'environnement de l'observation. Bien entendu, nous entrons-là dans le vaste débat sur la causalité. Effectivement, d'aucuns prétendront que l'objet au moment de l'observation est construit sur son histoire ; par conséquent il reflète une partie de l'environnement causal. D'autres défendront le point de vue qu'extraire l'observation de son environnement pour l'analyser conduit à tronquer l'information. Bien évidemment, le point commun à ces postures est l'inférence probabiliste utilisée dans la comparaison. Cependant, l'incommensurabilité du monde tant spatiale que temporelle est une limite irréductible à l'exercice du comparatisme. Nous ne pouvons que travailler dans une perspective d'« *ad hocité* » des phénomènes. La contextualisation du travail sera donc d'une importance cruciale pour optimiser l'impact de la comparaison.
- L'introduction des méthodes quantitatives dans l'analyse comparative génère des déformations. L'utilisation – ou l'adaptation – de méthodes quantitatives sur des observations qualitatives n'est que rarement satisfaisante. Les méthodes quantitatives raisonnent sur une discrimination forte des données, une grande étendue qui permet de réaliser des calculs sophistiqués. Les données qualitatives n'offrent qu'exceptionnellement une étendue similaire à celles nécessaires pour les méthodes quantitatives. Ainsi, la classification au sens de construction de classes homogènes

propose une information nettement moins discriminée (et discriminante) que l'observation des salaires au sein d'un groupe d'individus. De fait, l'utilisation de méthodes quantitatives conduit alors vers un écrasement de l'information qui perd tout intérêt. De façon symétrique, l'utilisation de méthodes qualitatives sur données quantitatives ne produira que peu d'information si ce n'est à écraser la finesse initiale des données.

Quelques exemples :

- ✓ Si nous utilisons les techniques de régression sur des données qualitatives, nous n'obtiendrons qu'une dilution grossière de l'information initiale sans parvenir à un accroissement de la connaissance du phénomène étudié. C'est ce que l'on constaterait en régressant le salaire par rapport au genre :

$$\text{Salaire} = \text{constante} + \alpha \text{Homme} + \beta \text{Femme} + \varepsilon$$

La régression n'apporte pas plus d'information dans ce cas qu'un simple tableau de fréquence.

La « parade », lorsque la variable à analyser est strictement qualitative, a consisté à développer des pseudo-modèles de régression – de type LOGIT ou PROBIT par exemple – qui regroupent l'information en deux valeurs distinctes (0/1, oui/non, etc.). Le biais de la méthode est double : les observations sont mécaniquement regroupées sur l'une ou l'autre valeur sans possibilités intermédiaires ; les pseudo-coefficients associés sont inexploitable en l'état mais seulement leur signe (+/-). Les modèles TOGIT et emboîtés sont un peu plus sophistiqués sans pour autant convenir parfaitement.

- ✓ Si nous utilisons maintenant une classification sur la base des salaires, nous ne saurons pas *a priori* sur quel(s) critère(s) asseoir la construction de classes ! La méthode standard utilisée pour réaliser une classification est la *métrique euclidienne*, soit la distance mathématique entre deux points. Par conséquent, si les données quantitatives sont extrêmement denses, la mesure interclasses sera difficile à obtenir et conduira invariablement à un nombre peu élevé de classes regroupant chacune un nombre très élevé d'observations.

Les conclusions seront sensiblement les mêmes avec n'importe quelle méthode si elle n'est pas appropriée aux caractéristiques des données. Nous pouvons d'ores et déjà évaluer l'importance de l'expertise du praticien.

Les biais disciplinaires

Le comparatisme s'utilise également sur le traitement d'un objet par différentes disciplines. La question se pose alors de savoir comment évaluer les différentes comparaisons. Il semble évident *a priori* que deux disciplines n'évalueront pas l'information de la même façon, auquel cas l'intérêt de la comparaison s'évanouit. Mais que recherchons-nous lorsqu'on compare les

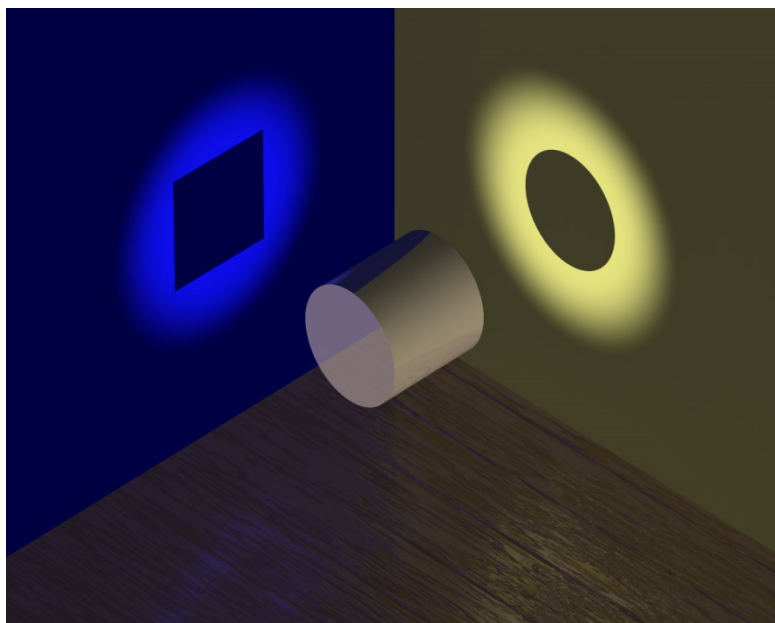
méthodes de plusieurs disciplines ? Les mêmes conclusions ? Des informations nouvelles et échangeables ? Que cherchons-nous à étayer ? Il n'existe pas de réponse unique à ces questions. Seule la problématique en amont de chaque investigation disciplinaire peut donner un sens à l'exercice de comparaison.

Il est évident qu'un économiste et un sociologue ne regarderont pas de la même façon l'objet d'analyse, pas plus qu'un géographe et un politologue. Ce constat est avant tout inhérent à la construction des disciplines. Prenons l'exemple des travaux de François Simiand – sociologue élève de Durkheim, puis économiste ensuite – dans le premier tiers du XX^e siècle. Simiand a opéré un travail impressionnant de collecte de données socio-économiques. Son but était de démontrer notamment que le rôle de la monnaie était bien plus directeur que suiveur dans le comportement des agents économiques : les individus intègrent parfaitement les mouvements monétaires (liquidités/épargne) avant d'agir. Cette posture allait à l'encontre de la théorie économique qui neutralisait les possibilités d'anticipations des agents dans le monde économique – d'où le fameux *homoeconomicus* si cher à l'enseignement de l'économie ! Simiand, sociologue de formation, a procédé à l'établissement de tableaux, au classement de l'information, mais a toujours regretté de ne pouvoir introduire par exemple la dimension temporelle dans ses analyses pour pouvoir valider son intuition sur le comportement des agents face à la monnaie. Les méthodes de la sociologie n'étaient pas aptes à répondre à ses attentes. Et comme par ailleurs les économistes orthodoxes ne validaient pas ce point de vue... Les recherches de Simiand sont restées inachevées. Mais est-ce que pour autant le travail et les intuitions de Simiand étaient erronés ? Certainement pas (Orléan, 2015). Cet épisode atteste de la *complémentarité des disciplines dans le comparatisme*.

Nous pourrions décliner d'autres exemples de ce type qui démontreraient finalement que cette forme interdisciplinaire du comparatisme révèle une possible complémentarité des disciplines.

Comparatisme et épistémologie

ÉLARGIR NOTRE CONNAISSANCE EN REPOUSSANT LES FRONTIÈRES DISCIPLINAIRES. La nature des quelques biais exposés précédemment atteste d'une complémentarité entre les méthodes mais aussi entre les disciplines. Cette complémentarité – lacune si on raisonne de façon « unidisciplinaire » – est créatrice d'accroissement de connaissance et/ou de *connaissance de la connaissance* selon Edgar Morin. Par une lecture en creux, nous pourrions avancer l'idée que le comparatisme à partir de l'interdisciplinaire ouvre à la complexité analytique qui demeure la réalité du monde en général et du monde scientifique en particulier (Morin, [1991] 1995 ; Guéranger, 2012). Regarder un même objet depuis plusieurs disciplines, voire à leur intersection, conduit à accroître l'information en démultipliant les angles d'observation (disciplines). Attardons-nous sur un graphique de Nicolescu :



Extrait de la conférence de Basarab Nicolescu sur la Transdisciplinarité (2010)
<http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/spip.php?article1745>

L'objet d'analyse est un cylindre. Il est perçu comme un carré par la discipline X et comme un cercle par la discipline Y. Il s'agit pourtant d'un seul et même objet. La connaissance qu'on en a tient uniquement à l'approche analytique disciplinaire que l'on utilise. Ces différentes approches disciplinaires développeront alors des méthodes propres à comprendre l'objet projeté dans chaque discipline : les X développeront des méthodes d'analyse du carré, tandis que les Y développeront celles du cercle. Il se peut qu'à ce stade l'exercice de comparatisme réalisé sur le cylindre donne des résultats extrêmement discriminés. Cependant, parce que l'objet est commun aux deux disciplines, un effort d'extension de la connaissance disciplinaire sera consenti par les X envers les Y et inversement.

Par rapport à une approche interdisciplinaire *in abstracto*, le filtre du comparatisme invite les disciplines à communiquer entre elles.

Bénédicte Letellier (2010) nous livre une lecture du comparatisme ouvrant à la compréhension du complexe :

Le comparatisme a effectivement trouvé sa plus grande légitimité dans le pouvoir même de discerner des identités, fussent-elles singulière, universelle ou autre. L'enjeu de délimitations et de déterminations de ces identités est sans doute ce qui constitue le savoir du comparatiste. Ce dernier fait preuve de discernement, posture qui lui permet de réaliser, initier ou renouveler un dialogue interculturel. Toutefois, cette reconnaissance mutuelle des identités révèle des littératures qui se mêlent à partir d'une pluralité, ou des intersections qu'il est parfois difficile de déterminer avec précision. Phénomène d'altération, d'hybridation qui se répète dans l'histoire des littératures et qui manifeste clairement l'existence de frontières floues. Aussi cet enjeu est-il d'autant plus problématique que la frontière n'est jamais véritablement déterminée voire définie, bien que cette notion soit envisagée comme un outil déterminant du savoir comparatiste. (Letellier, 2010, p.17)

Dans cet extrait, Letellier parle de « frontières floues » et de la richesse qu'elles constituent pour le praticien. Ces frontières floues font écho, nous semble-t-il, à plusieurs temps dans l'analyse comparative. Tout d'abord, le choix d'ordre méthodologique en ce qu'il détermine les *zones* de la comparaison et l'utilisation qui en sera faite. Ensuite, le choix épistémologique directement lié à la connaissance : l'analyse est-elle unidisciplinaire ? Pluridisciplinaire ? Interdisciplinaire ? Ces choix orienteront les conclusions.

Mais la notion de frontière floue renvoie également à cette *connaissance de la connaissance* que l'on pourrait relier à la notion du tiers inclus de Lupasco¹. L'élargissement de l'analyse comparative à plusieurs disciplines constitue un accroissement du savoir scientifique de l'objet tout d'abord, mais également par les méthodes disciplinaires et le contexte dans lequel elles sont utilisées. De même, la transposition de l'analyse à d'autres objets similaires crée une nouvelle forme de connaissance (Guéranger, 2012) en ce qu'elle informe sur les ressemblances/dissemblances entre des terrains qui n'ont pas été pensés dans la construction de l'analyse initiale. Enfin, repousser les frontières de la science vers des zones floues ne peut que conduire à augmenter la connaissance scientifique globale quand bien même certaines frontières apparaîtraient *a posteriori* comme des impasses – elles conduiraient dans ce cas à clore temporairement une direction de recherche en identifiant des hiatus scientifiques ou des truismes.

Les frontières floues sont scientifiquement intéressantes car elles nous conduisent à revoir nos habitudes de penser. L'ouverture à des zones d'*inconfort relatif* est source de connaissances nouvelles, soit à l'intérieur de la discipline, soit dans l'échange interdisciplinaire.

Conclusion

Le comparatisme est une méthode scientifique qui relève principalement des sciences sociales. Il permet d'évaluer, de décrire, de comprendre, et en cela d'augmenter la connaissance de l'objet et de son environnement contextuel au sens large, englobant une dimension épistémologique.

Le comparatisme ouvre, en ce sens, à l'analyse complexe. La connaissance protéiforme (frontières floues, interdisciplinaire, etc.) qui en résulte propose des regards croisés riches en information sur l'objet lui-même et sur son contexte (direct et épistémologique). Les relations causales bien sûr pourront être mieux appréhendées, permettant ainsi un meilleur positionnement de l'objet dans *ses* contextes. Mais au-delà, la connexion entre les disciplines viendra nourrir la connaissance scientifique tant par l'échange de procédés que par le croisement des visions scientifiques.

¹ Le précédent atelier d'épistémologie a proposé une réflexion sur le thème « Interdisciplinarité et logique du tiers inclus ». Voir le document sur le site de l'UMR ART-Dev volet Intranet.

Bibliographie

- Le Bianic T., de Verdalle L. et Vigour C. (2012), « S'inscrire dans une démarche comparative. Enjeux et controverses », *Terrains & Travaux*, n° 21, p. 5-21.
- Guéranger D. (2012), « La monographie n'est pas une comparaison comme les autres – Les études de l'intercommunalité et leur territoire », *Terrains & Travaux*, n° 21, p. 23-36.
- Letellier B. (2010) « Penser l'incomparable », in *Les nouvelles voies du comparatisme*, Roland H. & Vanasten S. (ed), CLW2. Cahier voor literatuurwetenschap, Academia Press, Gent, Belgique, p. 15-26.
<http://www.oapen.org/download?type=document&docid=413388>.
- Morin E. (1986), *La Méthode*, 3. *La Connaissance de la connaissance*, Le Seuil, Nouvelle édition, coll. Points, 1992.
- Morin E. (1991), *La Méthode*, 4. *Les Idées*, Le Seuil, Nouvelle édition, coll. Points, 1995.
- Sartori G. (1991), « Comparing and Miscomparing », *Journal of Theoretical Politics*, 3(3), p. 243-257.

Pour aller plus loin...

- Besnier J-M. (2005), *Les théories de la connaissance*, Parsi, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Durkheim E. (1937), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, nouvelle édition, coll. Quadrige, 2013.
- Lahire B. (2005), *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte.